

LA MÈRE ET L'ENFANT

NUMERO SPECIMEN

LA FAMILLE

LA MÈRE

LE FOYER

L'ENFANT

L'ÉCOLE

L'ÉDUCATION



F. X. LEMIEUX, Communies, Ottawa, Ont

Diminuer le chiffre de la mortalité infantile, en enseignant à la jeune mère les choses nécessaires à la santé, et en la guidant auprès de son enfant malade, tel est le but que je me suis proposé, telle est la pensée qui a fait naître LA MÈRE ET L'ENFANT.

SEVERIN LACHAPPELLE, M. D.

Professeur de médecine légale, d'Hygiène et des maladies des enfants à l'Université Laval. Médecin des enfants et professeur de la clinique des enfants à l'Hôpital Notre-Dame.

Le journal paraît le 10 de chaque mois.

PRIX DE L'ABONNEMENT: \$2.00 INVARIABLEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Toute question concernant la rédaction ou l'administration devra être adressée à
SÉVERIN LACHAPPELLE, M. D., Boîte B. P. 1754, MONTRÉAL.

Imprimé par "l'Imprimerie du Commerce" 27 rue Fortification.

SOMMAIRE

Les Enfants, poésie de Longfellow, traduction de Mme Mary Lafon.—Le programme de La Mère et l'Enfant : à mes lectrices.—Un encouragement pour nos abonnées.—Votre enfant n'a pas faim, madame, il a soif.—Avis.—Alimentation de l'enfant.—A travers mes livres : Natalité et mortalité des enfants ; Quelques chiffres et quelques vérités.—La visite à la jeune mère (gravure).—Comment administrer les remèdes aux enfants ?—Causerie du docteur avec la mère : les maladies du sein.—Une poignée de recettes et de conseils.—L'art de se faire aimer par son mari.—Pages retrouvées : le croup.

AUX DAMES

Nous ne saurions trop recommander aux dames et jeunes filles de prendre en considération les immenses avantages que leur offre un abonnement d'un an aux *Modes Françaises Illustrées*, puisque cet abonnement leur donne 12 patrons gratis (1 par mois), de grandeur naturelle, choisis dans les modèles les plus nouveaux et les plus pratiques des gravures données dans le journal, les *Modes Françaises Illustrées*. Chaque abonnée d'un an recevra aussi douze romances ou morceaux de musique pour piano (1 par mois). Les reçus d'abonnement pour l'an 1890 porteront un numéro ayant droit au tirage d'une loterie dont la date sera fixée ultérieurement. Valeur des lots : \$200.

Les *Modes Françaises Illustrées* traitent toutes les questions qui peuvent intéresser simultanément tous les membres d'une famille.

Jugez-en par le nombre et la variété des rubriques suivantes :

Explications des gravures de modes, chroniques de modes, travaux de fantaisie pour dames et jeunes filles, broderie, crochet, tapisserie, etc., etc., avec dessins explicatifs, toilettes de cérémonie, toilettes de ville, toilettes d'intérieur, costumes d'enfants pour tous les âges, lingerie, trousseaux, layettes.

Un magnifique feuillet d'un des auteurs français en renom. Une colonne ouverte aux "Questions et Réponses" offre à nos lectrices une occasion excellente de correspondre avec les éditeurs entre elles et de se renseigner mutuellement sur les mille choses qui sont du domaine de la mode.

Causeries sur l'Étiquette ; Education et Instruction ; Hygiène ; Causeries familières du docteur ; Ameublement ; Meubles ; Tentures ; Décorations de la maison ; Economie domestique ; Recueil de recettes indispensables à connaître ; Variétés ; Les devoirs d'une maîtresse de maison ; Cuisine pratique ; Guide précieux pour les jeunes femmes et les jeunes filles.

Numéro spécimen, 5 cents. Envoi d'un mandat poste de \$2.50 pour un an d'abonnement. Les *Modes Françaises Illustrées*, boîte de poste 1110, ou au No 26 rue Saint-Lambert, Montréal.

Imprimerie du Commerce

COIN DE LA COTE ST-LAMBERT

No. 27, RUE FORTIFICATION, MONTREAL.

Nouvel établissement.—Caractères de fantaisies et de labour.—Presses perfectionnées.—Prospectus, En-têtes de lettres, Cartes de visite, Cartes d'affaires, Feuilles Blanches de billets, Livres de compte, etc.—Impressions en tous genres.—Ouvrage garanti.—Prix modérés.—Estimations fournies sur demande.

F.-X. LESSARD, Imprimeur-Relieur.

LES ENFANTS

Poésie de LONGFELLOW, traduction de Mme Mary LAFON

Venez à moi, petits enfants !
 Vos jeux ont frappé mon oreille,
 Et les noirs soucis de ma veille
 S'envolent à vos cris charmants.

Venez ! vous m'ouvrez la fenêtre
 Du soleil et des gais oiseaux ;
 J'entends chanter les clairs ruisseaux,
 Je vois l'hirondelle apparaître.

Sur vos fronts fleurit le printemps ;
 En vous tout chante et tout rayonne !
 Sur moi souffle le vent d'automne,
 Portant la neige aux flocons blancs.

Ah ! que serait pour nous le monde,
 Sans vous, anges bénis des cieux ?
 Le désert, et devant nos yeux,
 L'obscurité noire et profonde.

Doux feuillage de la forêt,
 Tout rempli d'air et de lumière,
 Avec sa sève printanière,
 Pareil à toi, l'Enfant paraît !

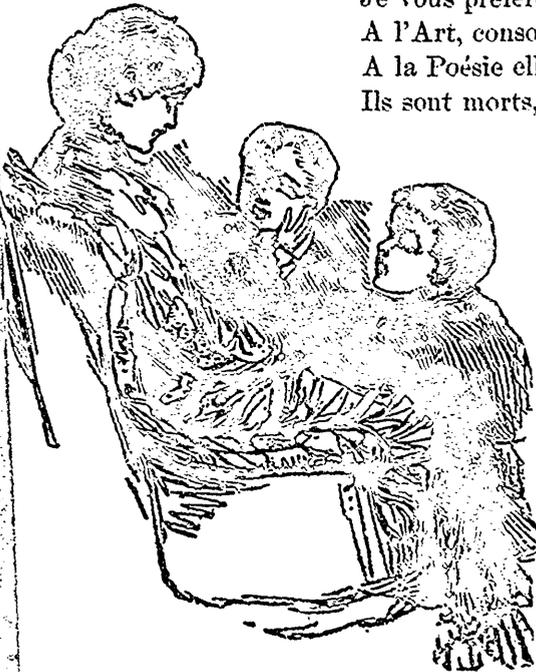
Les vieux troncs s'effacent dans l'ombre,
 Mais la feuille se joue encor
 Au soleil, et son reflet d'or
 Vient éclairer notre nuit sombre.

Venez à moi, petits enfants,
 Venez redire à mon oreille
 De votre atmosphère vermeille
 Les chants d'oiseaux, les cris des vents !

Car, que sont toutes nos sagesse,
 Nos raisons, nos livres poudreux,
 Près du doux éclat de vos yeux,
 Près du baume de vos caresses ?

Je vous préfère aux plus beaux chants,
 A l'Art, consolation suprême,
 A la Poésie elle-même :

Ils sont morts, vous êtes vivants.



LE PROGRAMME DE "LA MÈRE ET L'ENFANT"

A MES LECTRICES



out le monde appelle le dix-neuvième siècle, le siècle de lumière, moi j'aime mieux l'appeler le siècle du cœur.

Jamais le cœur n'a tant régné, jamais le cœur n'a tant gouverné, mais aussi jamais le cœur n'a tant souffert, parce que jamais l'amour maternel ne s'est manifesté plus grand qu'aujourd'hui.

La voix autoritaire du père a fait place à la voix douce et mélodieuse de la mère, parce que celle-ci ne reconnaît qu'un commandement : c'est le cri de son enfant. L'enfant voilà le maître qu'on écoute, voilà l'idole qu'on adore.

Chez les peuples les plus civilisés de l'antiquité il fallait à l'enfant la force et la vigueur pour mériter de vivre, aujourd'hui le père et la mère s'agenouillent dans un esclavage d'amour devant la plus frêle charpente de nouveau-né.

Alors, et il n'y a pas bien longtemps encore, la mort d'un enfant était une joie dans la famille ; que de mères de nos jours qui ne veulent pas laisser le vêtement de deuil, ou le signe de tristesse pris auprès d'un berceau vide !

Je n'ai jamais vu une plus grande douleur que celle d'une mère affolée, au désespoir, prenant elle-même son enfant mort dans ses bras convulsionnés, lui donnant une dernière caresse, le couchant dans son petit cercueil, le

couvrant de baisers et de fleurs, posant le couvercle métallique, et guidant la main de l'entrepreneur funèbre, afin de ne pas éveiller le petit qui dort.

Il y a cinquante ans, le *savant-ignorant* ne donnait pas un regard de pitié au petit moribond, aujourd'hui il lui consacre presque tout son temps. La guérison d'un enfant est la plus douce consolation de ses travaux, de ses fatigues et de ses veilles.

Le savant qui fait une découverte qui étonne le monde et qui le révolutionne, le romancier qui voit ses dernières œuvres dévorées par une foule passionnée et insatiable ont-ils une partie de cette jouissance infinie, un peu de cet enivrement de délices qui inonde tout l'être du médecin qui a rendu un enfant à la mère en lui sauvant la vie ?

Je ne crois pas.

Donc autour de l'enfant nous voyons aujourd'hui deux personnes qui veillent pour le conserver pendant la santé et pendant la maladie : la mère et le médecin. La mère, dont la tendresse est impuissante et le médecin, dont la science est insuffisante, sont forts lorsqu'ils mettent ensemble leurs trésors d'affection et de savoir, ce qui veut dire que la médecine des enfants doit avoir une physionomie spéciale. L'amour maternel et le médecin réclament le triomphe et ont rivalisé dans le travail accablant.

Mais de même que le médecin

Enfants doit comprendre qu'il lui faut un peu de ces qualités exquises de la mère pour réussir, ainsi la mère elle-même doit admettre qu'il lui faut posséder autant que possible les principales notions de la santé et de la maladie pour seconder heureusement les efforts de la science.

De là vient la raison d'être d'un journal comme celui que j'ai l'honneur, mesdames, de vous présenter aujourd'hui : de là vient la création de LA MÈRE ET L'ENFANT.

J'ai écrit déjà un petit guide de la mère auprès de son enfant malade ; plus d'une m'a remercié des services rendus par ce *Petit Guide* ; j'ose espérer que le nouveau journal consacré uniquement aux mères devra être plus utile.

Je me propose surtout de traiter dans chaque numéro des maladies courantes afin de vulgariser de suite les notions pratiques d'hygiène et de médecine dont la connaissance est nécessaire aux jeunes mères.

Cela ne nous empêchera pas de poursuivre le même but par d'autres moyens. Il y a des erreurs à poursuivre, des préjugés à combattre des esprits ignorants ou systématiques à ramener, une foule de vérités à répandre partout. LA MÈRE ET L'ENFANT fera cet ouvrage.

La jeune mère qui recevra son journal et l'étudiera, ne fera pas vacciner son enfant pendant la dentition, ne le fera pas pendant la saison chaude, ne l'exposera pas à avoir les jambes redoublées en le faisant marcher trop vite, ne lui donnera pas un gros ventre en lui donnant une alimentation trop forte, et ne provoquera pas l'aveuglement en négligeant de soigner ses tétées de lait ou son *rifle*.

Dans les cas urgents, quand le temps presse, que les plus courts instants sont

précieux, elle apprendra à faire les choses les plus essentielles, et le médecin demandé, sera toujours heureux de constater ce fait.

Elle étudiera l'expression du petit malade à l'état de sommeil comme à l'état de veille, elle comprendra que l'enfant qui se *plaint* est plus souffrant que l'enfant qui *pleure*, qu'il y a une coloration spéciale de la figure dans les maladies du cerveau et les maladies des poumons, que ces dernières ne doivent pas être mortelles, que la dyspepsie si fréquente chez les enfants est aggravée par l'usage des vins les plus légers, que la convalescence est plus grave dans un grand nombre de maladies, que ces maladies elles-mêmes, que la chaleur élevée n'est pas toujours nécessaire dans une chambre de malade, que bien souvent elle est nuisible.

Mesdames, que vous dirais-je encore, je ne veux pas que l'explication du programme de LA MÈRE ET L'ENFANT, soit comme sont souvent les avant-propos ou les préfaces des livres, pièce de vanité que se paie l'auteur. Non, j'espère en avoir dit assez pour être bien compris de vous. Vos enfants meurent parce que personne ne s'en occupe sérieusement, et ce n'est pas blesser qui que ce soit que de faire cette affirmation ; il est bon d'aimer ses amis mais il faut avant tout aimer la vérité, nous dit le philosophe ancien.

J'ai dit au commencement de cet article que le médecin commençait à faire une réforme scientifique où l'enfant avait sa large part ; il s'est écrit plus de pages scientifiques depuis dix ans pour l'enfant que pour l'adulte.

Ah ! c'est que la sensibilité endormie ou indifférente s'est réveillée, le cœur a été blessé profondément dans la nation comme dans la famille, il s'est

fait entendre un grand cri de douleur : la patrie s'est dit partout : sauvons nos enfants c'ert l'avenir, c'est la force, c'est la grandeur nationale. La mère en pleurs s'est écrié : sauvez moi enfant c'est le bonheur de la famille, c'est le rayon du foyer, plus il y a de rayons plus il y a de soleil, l'enfant c'est l'attachement du père au toit paternel,

c'est la fidélité toujours dévouée, c'est la récompense ! "C'est le couronnement, c'est le sourire du logis, cet enfant miroir vivant où les époux se regardent renaître et se revoient grandissant lorsqu'ils se voient vieillir." (J. CLARETIE).

SÉVERIN LACHAPELLE, M. D.

Un encouragement pour nos abonnées.

L'abonnement étant payable d'avance, nous offrons à nos abonnées une consultation par écrit, où à notre bureau, 3530, rue Notre-Dame, 1312, Téléphone Fédéral. Heures de bureau : la matinée, jusqu'à une heure p. m.

Nous croyons que pour atteindre notre but, il nous faut nous imposer ce sacrifice.

Les pauvres non abonnées auront toujours droit à la consultation dans notre service à l'Hopital Notre-Dame.

— Dans la fièvre typhoïde, tant que la fièvre dure, c'est-à-dire pendant trois premières semaines, on ne donnera pas autre chose à l'enfant que du lait du thé de bœuf; les bouillies de farine, de pain, etc., sont nuisibles.



Votre enfant n'a pas faim, madame; IL A SOIF



'EST bien vrai, cela, et vous ne l'avez jamais supposé un seul instant. Vous avez toujours cru que le lait était un liquide qui

essait à éteindre la soif ou à l'empêcher plutôt. Quand votre petit crie, se red dans des demi-convulsions, vous lui donnez le sein et vous croyez que c'est tout ce qu'il y a à faire : vous pensez que les doses répétées prises au sein maternel suffiront à calmer l'enfant. Combien de fois ce résultat désiré est obtenu ? Vous le savez, mesdames, de longues heures vous employez et jour et la nuit à veiller auprès du petit criard.

Il n'y a pourtant pas d'apparence de maladie ; vous êtes en face de l'inconnu ; il y a une cause cachée que la science, votre médecin et le regard inquiet de l'amour ne peuvent découvrir dans les profondeurs de cet organisme souffrant.

Eh bien ! la cause de tout cela, des cris de l'enfant, de l'anxiété de la mère, c'est, c'est la soif.

Le lait, qui est la nourriture de l'enfant, peut bien constituer un breuvage par la quantité d'eau qu'il contient, mais c'est surtout un aliment.

Essayez vous-même à vivre de lait et vous verrez si vous êtes exempte de la soif : votre petit, pas plus que vous, ne saurait toujours en être privé ; il en souffrira peu si sa nourriture est facilement digérée ; mais si le lait se caillotte dans son estomac, assèche ce dernier, en absorbant tous les liquides qu'il sécrète, ne croyez-vous pas qu'il souffrira de cette perte de liquides dont la résultante est la soif ? Sans aucun doute.

Donnez donc à boire de l'eau à l'enfant qui pleure ; une cuillerée à soupe d'eau froide légèrement sucrée, dans les intervalles des têtées, voilà dans bien des cas le remède guérisseur qui séchera bien des larmes et chez l'enfant et chez la mère !

AVIS

Toute personne qui nous fera parvenir dix abonnements PAYÉS, aura droit à un présent, ou à la somme qu'il représente.

— Une mère qui connaît bien la constitution de son enfant peut protéger et dire le point faible de son organisation.

ALIMENTATION DE L'ENFANT

Il est presque inutile de dire dans notre pays que le lait est la meilleure nourriture de l'enfant, si l'on se place au point de vue de son alimentation pendant les premiers mois. En effet, nos femmes, nos mères, sont loin de méconnaître le grand devoir de l'allaitement, et l'allaitement mercenaire ou étranger, Dieu merci, est loin d'être dans nos mœurs.

Le lait maternel cependant ne saurait toujours être suffisant ; il se présente bien des circonstances où le sevrage brusque s'impose comme une obligation ; c'est pourquoi, il faut se placer à ce point de vue et associer au lait de la mère un lait qui s'en rapproche par sa composition : le lait de vache est celui qui est le plus usité parmi nous.

Ailleurs on a recours au lait de chèvre, de brebis, d'ânesse ; ce dernier a même inspiré à François Ier un quatrain satirique que je passe volontiers aux rieuses :

Par sa bonté, par sa substance,
Le lait de mon ânesse a refait ma santé
Et je dois plus en cette circonstance,
Aux ânes qu'à la Faculté.

Le lait de vache, donc est le lait dont nous nous servons. Le point sur lequel je veux insister c'est l'époque à laquelle doit être fixé l'usage du lait de vache : l'époque ici ne constitue pas une date insignifiante.

Il importe d'accoutumer l'enfant à l'usage du lait de vache dès les premières semaines de son existence, et cela au moyen du biberon. Le biberon !

disje ? je vois d'ici bien des récriminations, des protestations violentes ; j'en ai sous les yeux écrites depuis longtemps. Eh bien ! oui le biberon sera l'outil dont se servira le petit, le premier outil qui lui aidera à vivre.

Le lait sucé se digère plus facilement que le lait avalé au moyen de la cuiller ou de la tasse ; le biberon seul peut remplacer le sein nourricier de la mère.

Le lait bouilli est-il préférable au lait cru ?—Il est plus indigeste ; les éléments qui le constituent se séparent, la part grasse est isolée, et est plus difficilement dissoute dans l'estomac ; le lait bouilli devient ainsi un liquide nourricier qui ne saurait servir à l'alimentation comme le lait cru, qui est un liquide moitié digéré, *du sang blanc*, qui transforme promptement en sang rouge nécessaire à la vie. On donnera donc le lait légèrement chauffé, en y ajoutant un tiers de son volume d'eau chaude ou tiède, selon la température du jour. Au bout de quelques jours on le donnera pur.

Le lait est-il suffisant à l'alimentation de l'enfant ?—Oui. Il doit être la seule nourriture de l'enfant pendant les premiers mois. Ce n'est qu'après un laps de temps que les glandes de la bouche pourront fournir les liquides nécessaires à la digestion d'aliments nouveaux.

Souvenez-vous, mesdames, que le lait est un aliment complet ; qu'il ne se contente à lui seul la viande et le

dont vous faites votre nourriture principale. Je comprends votre anxiété qui vous porte à douter de cette vérité si votre enfant reste chétif, ou perd sa graisse; j'admire votre orgueil maternel qui vous fait croire que le lait ne pourrait suffire à un bambin mignon,

potelé, ayant des *billots* de jambe, et je vous entends dire dans votre fierté romaine: docteur, mon enfant est trop fort pour une nourriture si faible! Croyez-moi. Contentez-vous de lait, de lait seulement, si vous voulez conserver votre trésor.

A TRAVERS MES LIVRES

NATALITÉ ET MORTALITÉ DES ENFANTS. — QUELQUES CHIFFRES ET QUELQUES VÉRITÉS.



Le nombre total des enfants, depuis ceux qui viennent de naître jusqu'aux enfants de quinze ans, est à peu près le tiers de l'ensemble de la

population. Celui des enfants jusqu'à l'âge de cinq ans est à peu près le neuvième de la population. Au Canada la mortalité des enfants est beaucoup plus élevée.

Sur 1000 individus vivants, on en compte environ 333 de 0 à 15 ans, tandis que sur mille individus morts il y en a environ 425 de cet âge.

La plus grande mortalité des enfants a lieu dans la première année de leur existence; ensuite elle diminue progressivement jusqu'à la fin de la sixième année; elle reste, à partir de cette époque jusqu'à la quinzième année, au même niveau qui est le plus faible et en même temps le plus constant que celui de n'importe quelle autre période de la vie.

Sur 1000 individus venus au monde vivants, il y en a 188, un cinquième par conséquent, qui meurent dans leur première année.

Comparée à la mortalité générale, la mortalité des nourrissons est à peu près huit fois la mortalité totale.

D'après des chiffres certains, la perte absolument inévitable des enfants dans le cours de leur première année peut être évaluée entre 90 et 100 par mille. Dans la rigoureuse acception des termes, toute mortalité d'enfants supérieure à cette dernière statistique doit être considéré comme excessive et anormale. Nous devons donc travailler pour descendre la mortalité de nos enfants de la première année à ce chiffre médiocre.

De tous les mois de la première année de l'enfance, c'est au premier qu'incombe la plus grande mortalité, puis au second, puis au troisième et au quatrième, puis au douzième, celui dans lequel on sevré généralement les enfants. Après le 12^e mois vient le 5^e, puis le 6^e, le 7^e, le 8^e, le 9^e, le 10^e et

le 11e dans lesquels la mortalité diminue progressivement.

Les quatre dixièmes des enfants qui meurent dans la première année ne dépassent pas un mois.

Dans les premières semaines de la vie, il meurt en moyenne autant d'enfants que dans la seconde et la troisième année réunies, ou que dans les quinze années qui s'écoulent de l'âge de 24 à celui de 40 ans.

Les *chétifs*, naturellement, fournissent la plus grande part dans ce contingent mortuaire, mais même ceux qui sont nés vigoureux présentent moins de résistance pendant cette période. Lorsqu'elle est passée, ils augmentent en force de mois en mois, et le contingent qu'ils fournissent au nombre des individus qui meurent diminue progressivement.

Un dixième de tous les enfants qui viennent au monde meurt dans son premier mois, après être à peine entré dans la vie; un cinquième est mort au bout de la première année; un tiers dans le courant des cinq premières années. Sur dix enfants, il y en a à peine sept qui atteignent leur sixième année.

La mortalité des enfants diminue à la fin de l'hiver, elle remonte en été pour redescendre en automne.

Les mois de juillet et d'août sont ici les plus meurtriers de toute l'année par l'effet de la diarrhée qui se produit à cette époque.

La proportion de la diarrhée est en relation de l'augmentation de la température.

L'élévation d'un degré de température au-dessus de 50° ne produit pas moins de 33.7 décès sur 1,000 naissances.

Pendant les étés pluvieux, la mortalité des enfants est très fréquemment

plus faible que pendant les étés secs, peut-être en raison de la fraîcheur, peut-être aussi parce que la pluie lave l'air comme le sol. La diminution de la mortalité a dans ces cas, pour principale cause, la diminution de la fréquence des diarrhées d'été.

Si les enfants juifs meurent moins que les nôtres, cela est dû à ce que dans les maladies les israélites ont recours beaucoup plus tôt et beaucoup plus fréquemment à l'assistance du médecin.

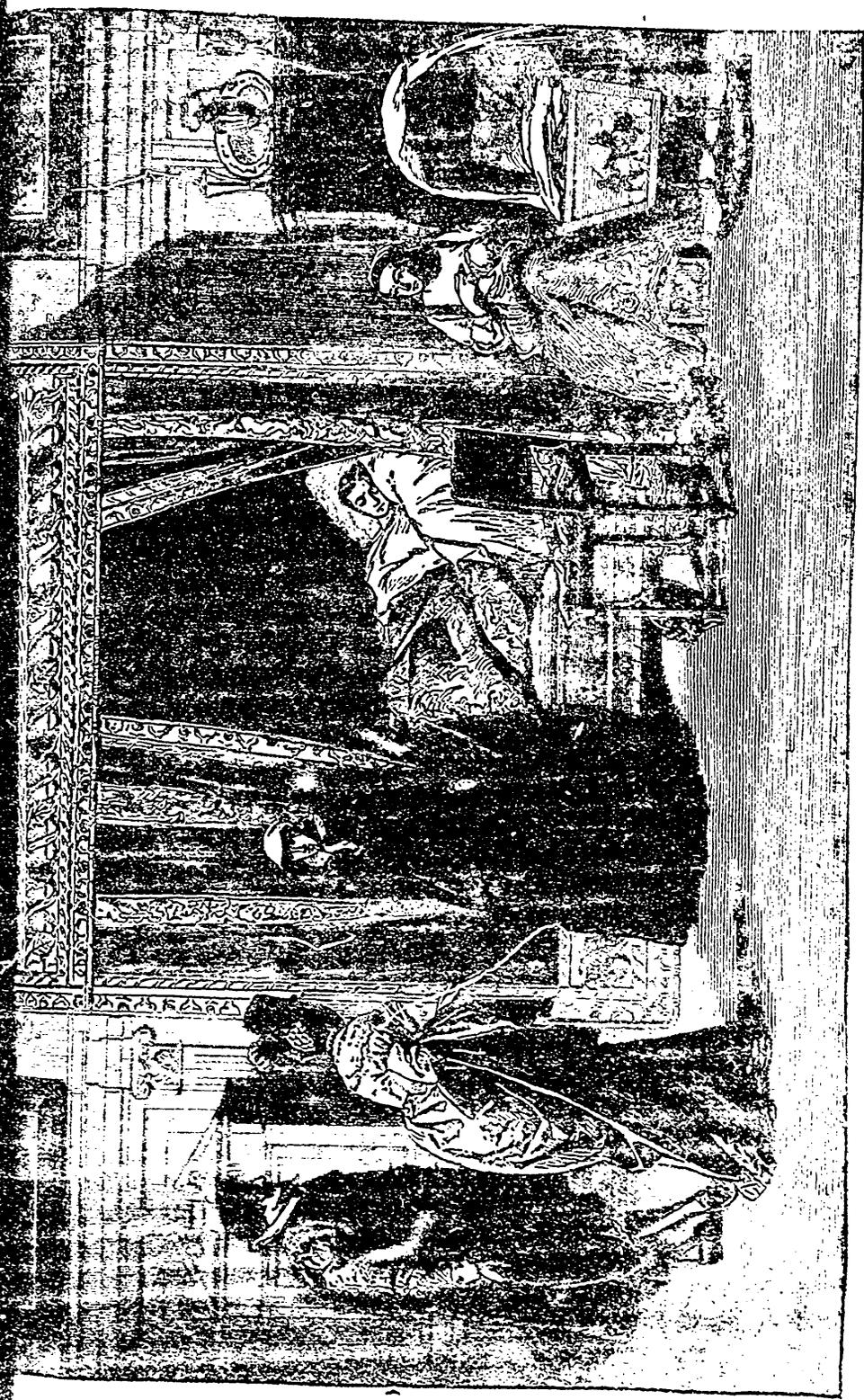
Plus le chiffre des naissances est élevé, plus la mortalité est grande, et inversement. Comment expliquer ce fait? Le plus grand nombre d'enfants se trouvent dans la population la plus pauvre qui ne peuvent leur donner les soins et l'attention dont ils ont besoin, surtout dans les premiers temps de la vie, c'est-à-dire dans la période même où cette vie est le plus menacée. L'insuffisance de la sollicitude maternelle augmente avec le nombre des enfants, et avec la mortalité.

La mortalité est plus grande chez les pauvres que chez les riches.—Dans les familles princières, sur 1000 décès, il y en a 57 frappant des enfants de 0 à 1 an; dans les familles pauvres, au contraire, sur 1000 décès il y en a 100 frappant des enfants de ce même âge.

Dans la classe aisée de Genève, les enfants fournissent 1.5 par cent à la mortalité générale, tandis que l'ensemble de la population infantile du même âge fournit un contingent d'environ 10 par cent à la mortalité générale.

En Angleterre, sur 700 enfants vivants, au bout d'un an il vit 90 appartenant aux classes aristocratiques; 68 appartenant aux classes commerçantes; et au bout de dix ans, 81 appartenant aux classes aristocratiques; 56 appartenant aux classes commerçantes.

es,
ur,
ve
de
in
ré
ins
am
ur
fr
a.
él
in
ait
ror
ivi
is
to
'e
cet
can
ne
e
2
us
s,
0
u
a
ne
ve
it
em
ne
iro
nts
d
ne
ry
v
ort
6



LA VISITE À LA JEUNE MÈRE.

tenant aux classes commerçantes ; 38 appartenant aux classes ouvrières.

Que nous prouvent ces chiffres ? l'influence extraordinaire du bien-être, c'est-à-dire du confort que l'hygiène veut procurer à tous. Il ne faut pas négliger d'étudier tout ce qui peut assurer ce bien-être, ce confort.

Comment administrer les remèdes aux enfants ?

Tous les jours on s'arrête devant le refus net de l'enfant, qui commande dans la maison comme un roi ou une reine, et qui ne veut pas prendre la potion préparée qui va casser la fièvre à son début, ou enrayer d'un seul coup l'inflammation, mortelle sans cela.

L'intervention peu active du médecin dans ce cas et la sensibilité de la mère laissent la maladie faire son chemin. Comme le voyageur elle se repose quelquefois, mais comme le voyageur aussi c'est pour marcher plus vite le lendemain. Il est donc bien important de connaître divers moyens de vaincre la résistance de nos pauvres petits gâtés de malades. Avant tout il faut pouvoir administrer le remède guérisseur.

Je dois dire que tous les moyens de douceur et de persuasion doivent être au premier rang ; que de grincheux j'ai vaincus de la sorte, et pour moi ce sont là des victoires d'autant plus glorieuses qu'elles comportent l'espérance de la guérison. Donc, que la bonté et la patience épuisent leurs trésors.

Mais le temps presse quelquefois. Avant de recourir aux moyens violents que j'indiquerai tout à l'heure, on pourra user de ruse.

Donnez le remède dans un verre de couleur ; plus d'un s'y laissera prendre.

Faites mâcher une pastille au jus de

réglisse avant et après l'administration du médicament, la saveur de la réglisse masque l'amertume, quelle qu'elle soit, du remède employé.

Ne donnez jamais un médicament amer à l'état pur, sans mélange modificateur. Nous avons aujourd'hui une foule de moyens, une foule de recettes avec lesquelles la mère doit être familière, et qui rendent tous les remèdes agréables.

La yerba santa masquera ainsi toutes les préparations qui révoltent le goût par leur amertume trop accentuée ; avec ce sirop vous pourrez donner à volonté les préparations de gentiane, colombo, quinquina, quinine, etc.

L'huile de ricin, ce remède si domestique, s'administrera facilement à l'enfant si vous faites un mélange d'huile, de gomme arabique pulvérisée et de sirop de groseille ; la gelée que vous faites ainsi est prise volontiers et l'effet purgatif est aussi certain.

Je me permettrai de faire remarquer ici que l'on doit préparer tout loin des regards inquiets du petit malade, et se bien garder de ne faire aucune réflexion concernant l'odeur ou la saveur d'un médicament sur la vertu duquel on compte pour obtenir une guérison.

Le plus souvent, cependant, il faut avoir recours à des moyens énergiques, à la violence. Il ne faut pas hésiter : souvenons-nous que si la tendresse d'une mère fait le bonheur et la gaieté de son enfant en santé, cette même tendresse alarmée d'une violence plus apparente que réelle, peut le tuer.

L'habitude est de pincer le nez, de verser le remède sur le milieu de la langue ; il se fait un mouvement de déglutition prompt par les efforts de la respiration buccale, et la potion est avalée.

Sans doute, il y a des mouve-

de résistance qui rendent l'opération quelquefois difficile ; l'enfant proteste des pieds et des mains, des bras et des jambes ; eh bien, pour assurer la vic-

toire, il faut emprisonner tout cela au moyen d'une couverture dans laquelle le petit malade est enveloppé : le maillet, ici, est l'instrument du succès.

CAUSERIE DU DOCTEUR AVEC LA MÈRE

LES MALADIES DU SEIN



ous en êtes effrayée ; et si vous êtes tentée de ne pas allaiter vous-même votre enfant c'est bien la crainte de souffrir de ce travail nouveau. Rassu-

rez-vous.

D'abord les maladies du sein se rencontrent aussi souvent sinon plus chez les personnes qui ne nourrissent pas. Ensuite il est possible de vous protéger contre ce redoutable danger, la terreur des jeunes mères.

Le refroidissement,—ce facteur important d'un si grand nombre de maladies—est le plus souvent la cause de cette misère nouvelle. Il convient de se protéger contre lui.

Dans ce but, l'on se tient la poitrine bien chaude ; seulement le but est bien souvent dépassé parce qu'on emmagasine trop de chaleur : pas trop n'en faut. Conserver à ces organes nourriciers une température naturelle, cela suffit ; plus plus que cela, sinon le refroidissement est plus facilement produit, conséquence naturelle de la transpiration locale. Cette transpiration, comme aussi la présence de toute humidité causée par le lait, ne devra

jamais être tolérée ; il faut *assécher* souvent la peau ainsi exposée à une moiteur continuelle.

Quelles sont les maladies du sein dont il s'agit ici ? Ce sont, n'est-ce pas, les érosions, les excoriations, les ulcérations, les fissures, les gerçures, les crevasses, qui sous des noms différents font à peu près le même mal, et laissent de leur passage des traces qui vous disent toujours que la maternité a ses douleurs même au milieu de ses plus doux enivrtements.

Les morsures du jeune convive—qui n'a pourtant pas ses dents—et une maladie spéciale de sa bouche appelé muguet, aphthes, sont les causes les plus fréquentes de cette maladie, en plus du froid qu'il faut si souvent mettre en première ligne.

J'ai dit que c'était une maladie qui sous différents noms produisait le même mal. Oh ! que j'en ai vu souffrir des jeunes mères ainsi blessées : mais toujours la tendresse maternelle l'emportait sur la nature révoltée, et les caresses n'étaient que prodiguées davantage au petit coupable de tant de douleurs.

Le tetterelle, ou tire-lait, sera employée dès le commencement de toute gerçure ; elle empêchera le gonflement

si nuisible alors. On aura aussi recours au bout de sein en étain qui est supérieur au bout de sein en caoutchouc.

Je ne vous recommanderai pas tout ce que les auteurs suggèrent à ce sujet depuis les préparations de mercure rouge ou blanc, jusqu'à la noire pierre infernale ; permettez-moi de ne vous citer qu'un remède, c'est la teinture de Benjoin composée, dont vous vous servirez en badigeonnage avec un petit pinceau de poil de chameau. Si en plus, vous asséchez régulièrement, après chaque tétée, la bouche, la langue de l'en-

faut dont les aphtes peuvent causer les gerçures, comme vous asséchez le mamelon, vous pouvez espérer un soulagement facile.

Cependant, mes jeunes lectrices, permettez-moi de vous suggérer un remède préventif que je vous confie en secret : n'attendez pas que le mal soit fait, prévenez-le, prévenez-le longtemps à l'avance en diminuant la finesse et l'excessive sensibilité du mamelon au moyen de lotions astringentes que vous pourrez employer au moment de la toilette du matin.

Une poignée de recettes et de conseils

Préparations d'opium.—La tête de pavot *échaudée* est souvent donnée pour faire dormir les petits enfants, c'est la plus traître des préparations d'opium, parce qu'on ne sait pas la quantité de remède que l'on donne, la composition des pavots variant avec l'époque à laquelle ils ont été récoltés, et avec le climat dans lequel la plante a poussé, ceux du midi étant plus actifs que ceux du nord.



L'opium est aussi nécessaire dans le traitement des maladies des enfants que dans celui des maladies des adultes : Comment ferait le médecin, s'il s'en trouvait privé tout à coup dans ces dernières ? Seulement il faut une direction dans le choix des diverses préparations de ce remède précieux, et le médecin

doit être consulté dans tous les cas où il est nécessaire de recourir aux divers sirops calmants qui ne donnent pas un dosage certain et qui sont avantageusement remplacés par les préparations ordinaires.



Comment purger les enfants ?

Voici les remèdes les plus ordinaires.

Manne.—Dose : une once dans une demi tasse de lait chaud pour un enfant d'un an.

Sirop de chicorée.—Dose : Une demi cuillerée à thé.

Magnésie calcinée.—Dose : Une demi cuillerée à thé dans de l'eau sucrée.

Sirop de rhubarbe simple.—Dose : Une demi cuillerée à thé.

Tous ces purgatifs devront être employés le matin.

L'ART DE SE FAIRE AIMER PAR SON MARI



Le premier devoir d'une femme est d'aimer son mari et de gagner son affection. Si elle atteint ce but, toutes les autres difficultés disparaissent. Mais elle n'arrive

des femmes, c'est de croire qu'elles doivent faire usage de la coquetterie jusqu'au mariage et l'abandonner ensuite. Moi, je soutiens que c'est tout le contraire. Seulement je ne l'admets qu'autant qu'elle est escortée de la vertu de la femme et de sa tendresse pour son mari. Hors de là, c'est un vice.

Quant à ton mari, ne t'en préoccupe pas dans le monde, laisse-lui toutes ses aises, toute sa liberté, et s'il s'évance un peu, n'aie pas l'air de t'en apercevoir ; on rirait de toi. Seulement au retour, fais ton sourire plus câlin, ton regard plus long. Montre-lui que tu possèdes à la perfection tout ce qu'il croyait trouver chez une autre ; comme un soldat, mets-toi sous les armes — l'amour c'est le champ de bataille de la femme — et sois bien persuadée qu'une chaîne de fleurs est plus difficile à briser que des mailles d'acier. —*~*~*

que par la droiture de ses sentiments ; faut que le mari ait de suite l'assurance d'être aimé, non pas par des paroles bienveillantes, par des caresses multipliées, par une affectation extérieure de petits soins, mais bien par cette affection discrète, par ce dévouement délicat, qui se devinent dans le regard, dans la physionomie ouverte, dans les gestes et qui, empruntant leur mérite à la bonhomie, n'ont jamais l'air de demander ni d'attendre une récompense. À l'intérieur, une femme doit être discrète et connaître l'art de plaire à son mari. La grande erreur de bien

PAGES RETROUVÉES

LE CROUP



.....
 Son mari avait à peine achevé de me conter cela, poursuivit la bonne Louise, que j'entendis quelqu'un monter dans l'escalier. C'était le docteur. C'était le bon Dieu !

Eh bien ! savez-vous ce qu'il nous dit, en entrant, et d'une grosse voix à tout briser, encore :

— Que le bon Dieu vous bénisse ! j'ai failli me casser le cou dans votre escalier. Où est-il cet enfant ?

— Le voilà, mon bon, mon cher monsieur le docteur !

Je ne savais comment l'appeler. Je voyais sous son paletot sa cravate blanche et un petit paquet de croix qui pendait de la boutonnière de son habit, comme un trousseau de clefs.

Il ôta son pardessus, son chapeau, et, s'approchant de mon garçon, il le retourna avec tant d'adresse et de douceur qu'une mère n'aurait pas su mieux faire ; il appuya sa tête contre le dos et contre la poitrine. Je le regardais pour tâcher de lire dans ses yeux, mais je n'y voyais pas grand'chese, parce que ces hommes-là prennent l'habitude d'être sensibles en dedans.

—Nous allons l'opérer ; il est temps, dit-il.

A ce moment l'interne entra dans la chambre, il s'approcha du docteur et murmura :

—Vous ne m'en voulez pas, mon maître, de vous avoir dérangé ?

—Je t'en veux de ne m'avoir pas dérangé plus tôt. Prépare ce qu'il faut.

Mais je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout cela, je ferais mieux de travailler.

—Continuez-donc, ma bonne Louise, continuez.

—Eh bien ! figurez-vous, mademoiselle Adèle, que ces deux médecins, qui n'étaient ni nos parents ni nos amis, ont préparé tout eux-mêmes. Pendant que mon mari allait emprunter des lampes dans la maison, le gros docteur fixait avec des cordes un matelas sur la table, tandis que son élève disposait en rang les petits couteaux.

Il faut avoir passé par là pour comprendre ce qu'on éprouve quand on a là son enfant sur ses genoux et qu'on se dit : "On va lui enfoncer tout cela dans le corps, et, si leur main n'est pas bien sûre, ils me le tueront !"

Quand tout fut prêt, M. Faron ôta

sa cravate, prit le petit qui était dans mes bras et le coucha sur le matelas au milieu des lampes, et puis il dit mon pauvre homme :

—Vous allez lui tenir la tête, votre femme tiendra les pieds, et Joseph me passera les instruments. Tu tiens une petite canule, mon enfant ?

—Oui, mon maître.

Mon mari était pâle comme ce mortuaire ; je le vis s'approcher du pauvre petit. Sa main tremblait si fort que j'eus peur. Je dis au docteur :

—Mon bon monsieur, laissez-moi tenir la tête, je vous en prie !

—Et si vous tremblez, ma pauvre femme ?

—Laissez-moi, je vous en prie !

—Eh bien ! c'est entendu.

Il ajouta, en me souriant d'une bonne façon :

—Je te le sauverai, ton galopin, ma fille ; tu as du cœur et tu le mérites bien.

Et il me l'a sauvé, le cher diable ! Il me l'a sauvé comme s'il l'avait repêché du fond de la rivière.

—Vous n'avez pas tremblé, ma bonne Louise ?

—Bien sûr, puisque j'aurais fait mon garçon !

—Comment avez-vous pu ne pas trembler ?

—Dame ! je ne sais pas ; je me raidie. Quand il faut, il faut.

—Et vous avez vu tous les détails de l'opération ?

—Si bien que j'en rêve encore temps en temps. Son pauvre cou et les veines que M. Joseph écartait avec ses doigts, et la canule enfoncée qu'on a poussée dans l'ouverture, tout, et tout ! et la figure du petit qui changeait à mesure qu'il entra dans sa pauvre poitrine.

prenez une lampe qui s'éteint, et dans laquelle on verse de l'huile, eh bien ! c'était tout pareil. On l'avait posé là, violet, mourant, l'œil éteint, et je retrouvais mon chéri pâle, les lèvres blanches, mais le regard animé et respirant bon air.

—Embrasse-le, ma fille, me dit M. Faron, et va le coucher dans son lit, tu y tiendras une petite cravate légère devant la canule... au surplus, Joseph va passer la nuit avec vous, n'est-ce pas, mon enfant, tu vas passer la nuit ? —Viendrai demain matin avant l'hôpital. Allons, ça va bien, très bien.

Il remit sa cravate, son pardessus, et comme il s'en allait en donnant la main à mon pauvre homme, je pris son autre main, et je l'embrassai. C'était peut-être bête, mais je n'avais pas eu le temps de calculer. Il partit d'un gros soupir, et se retournant vers mon mari :

—Tu n'es donc pas jaloux, mon camarade ? Vois-donc ta femme qui me fait la cour. Allons, bonsoir, mes enfants.

C'est drôle, mais à partir de ce moment-là, il nous a toujours tutoyés, pas mépris, ça se voyait bien ; c'était d'une façon qu'il avait de dire : voilà de ces gens que j'ai obligés de bon gré.

Le lendemain, il arrive à cinq heures de l'après-midi du matin, toujours frais et vaillant. Il me parut encore plus gros que d'habitude, et ça s'explique : il apportait dans ses poches et deux sous ses poches.

Il faut qu'il boive cela, le galopin. —A-t-il bien marché cette nuit ?

Oui, mon maître, répondit M. Joseph admirablement.

—L'appelle M. Joseph, mais j'ai su que demain qu'il était, lui aussi, un

fameux médecin, et neveu de M. Faron, par-dessus le marché, mais il disait toujours : "Oui, mon maître ; non, mon maître," comme un militaire qui dit ! "Oui, mon général ; non, mon, général."

Ce n'est pas tout cela, mais pendant toute la semaine, ils vinrent chaque jour. Et quand j'entendais la voiture rouler comme un tonnerre dans notre pauvre petite rue et s'arrêter devant la porte, je me disais :

—Comment ferons-nous, mon Dieu, pour les payer ? Nous avions demandé à droite et à gauche, et nous avions su que le docteur Faron soignait des ducs et pairs, et demandait des mille et des mille.

Nous avions quelques cents francs à la caisse d'épargne, mais je pensais : s'il me demande le double ou le triple ? Vous comprenez, que faire ? J'en étais malade. Un matin que mon mari était là, je pris mon courage à deux mains et je dis :

—Monsieur Faron, vous avez été bon, trop bon pour nous ; vous avez sauvé la vie à notre petit.

—Quant à cela, tu peux t'en vanter, ma fille, mais c'est mon métier, tu sais, de couper le cou de ces galopins-là.

—Pas de ceux qui demeurent au cinquième étage, rue Serpente.

Vous comprenez, mademoiselle, je l'amenais petit à petit à la question.

—Comment, pas ceux-là, qu'est-ce que tu nous chantes ? Ceux-là avant les autres, nom d'un petit bonhomme !

—Il disait souvent ce mot-là.—Avant les autres, parce qu'ils sont plus malheureux.

—Je devine bien que vous avez bon cœur, monsieur Faron, mais ça ne fait rien, je... maintenant que le petit est guéri... nous voudrions bien... nous

ne sommes pas riches, mais enfin...

Je sentais que j'étais rouge comme un coq, et plus je cherchais à en sortir, moins je trouvais la porte.

—Vous voulez me payer, voyons, dis-le donc tout de suite? Eh bien! tu ne me dois rien du tout, là, es-tu contente?

—Ah! par exemple, monsieur Faron! nous ne pouvons pas... nous ne pouvons pas.

—Laissez-nous faire ce que nous pourrions, mon bon cher monsieur, disait mon mari.

—Au fait, je ne veux pas vous blesser, mes enfants. Vous voulez me payer, eh bien! payez-moi: c'est vingt francs. Fichez-moi la paix — il était si drôle quand il faisait semblant de se mettre en colère.—Fichez-moi la paix! enragés que vous êtes! c'est vingt francs, pas un liard de moins et pas en billets, je veux des écus. Dimanche prochain tu habilleras ton galopin, et vous vous tiendrez prêts pour midi. Il faut que ce garçon prenne l'air et aille faire un tour au bois de Boulogne, en voiture: on viendra vous prendre.

—Mais vous êtes donc bon comme le bon Dieu, monsieur Faron.

—Un peu de silence! si ça t'est égal. Après la promenade, vous monterez me dire bonjour et le bambin m'apportera son argent. C'est entendu.

—Eh bien! mademoiselle, ajouta Louise, le soir de ce jour-là nous recevions encore un panier de vin de Bordeaux, voire même que nous en avons encore quatre bouteilles. Quel homme! dites? Aussi, voyez-vous, demain matin, le docteur Faron aurait besoin de mon bras droit, que je lui dirais tout de suite: Mais coupez donc!

—Vingt francs! vingt francs, mais ce n'était pas seulement la vingtième

partie de ce que nous lui devions; mais c'était là pour ne pas nous humilier.

Aussi, quand j'ai vu cela, j'ai voulu lui faire plaisir. J'ai acheté de la toile, tout ce que j'ai trouvé de plus beau en toile, et je lui ai fait une belle douzaine de chemises.

—Mais comment avez-vous pu lui prendre mesure, fis-je remarquer.

—Ah! c'est ce qui m'a donné le plus de peine, mais je suis entêtée quand je veux quelque chose. J'ai été trouvée par un valet de chambre qui nous connaissait puisqu'il nous avait apporté le vin; lui ai dit que le docteur m'avait dit de m'entendre avec sa blanchisseuse pour raccommoder son linge. C'était par trop bête. Quand j'ai su où demeurait la blanchisseuse, j'ai été lui dire que le docteur m'avait commandé des chemises semblables à celles qu'elle avait alors, j'ai bien pris mes mesures; j'ai taillé un patron pour le col et les devants, les poignets, les épaulettes tout, et voilà. J'étais pourtant bien pressée par l'ouvrage à cette époque, mais je travaillais la nuit; j'ai fait douze chemises la nuit. Ce qu'il y a de plus drôle, c'est que cela me faisait plaisir. Je me disais: "Ah! tu ne vas pas te faire payer, endiable, eh bien! ne m'empêcheras pas de passer quelques nuits pour toi, et je travaillais, dame, fallait voir!

Vous comprenez que c'était par dans la perfection des perfection. D'ailleurs, vous savez comme je pique quand je veux piquer. Mais je bavardais et le corsage de madame ne se guère. Nous disions donc qu'il fallait poser cette ruche...

Et cette bonne Louise arrachait de sa poitrine cinq ou six épines qu'elle plaça dans sa bouche.

GUSTAVE D.

Spécialité des Maladies des Enfants

Dr SEVERIN LACHAPELLE

NO. 3530, RUE NOTRE-DAME, SAINT-HENRI.

Heures de bureau.—Toute la matinée jusqu'à 1 heure P.M.

Pour les pauvres.—Tous les jours à l'Hôpital Notre-Dame, à 2 heures P.M.

Toute consultation par correspondance devra être accompagnée de la somme de un dollar.

MANUEL D'HYGIENE

PAR

DR SÉVERIN LACHAPELLE

A L'USAGE DES ECOLES ET DES FAMILLES

Rédigé conformément aux instructions du Conseil d'Hygiène de la province de Québec.

ouvrage approuvé par le Conseil d'Instruction Publique de Québec, et recommandé par lui aux personnes qui se destinent à l'enseignement; approuvé par le Conseil de l'Instruction Publique du Manitoba et introduit dans les écoles de cette province.

EN VENTE CHEZ

CADIEUX & DEROME, Libraires

No 1603, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

PRIX, 25 Cents.

PHARMACIE

— DU —

Dr GUSTAVE DEMERS

2193 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

Grande spécialité des remèdes de l'Enfance:

Contre les Convulsions : Sirop anti-convulsif du docteur Gelineau.

Contre la Coqueluche : Sel alimentaire iodo-bromophosphate de Paul Collas

Sirop de Dentition : I. Mousnier, Paris.

Alimentation de l'Enfant : Phosphatine Falières.

Suberine : Poudre de toilette au liège
Guérit les rougeurs, les
excoriations de la peau
les gerçures des seins.

Papier Rigollot : Remplace avec avantage
l'emplâtre de moutarde
d'un usage si fréquent
chez les enfants.

ETC., ETC., ETC.

PHARMACIE DU DOCTEUR GUSTAVE DEMERS

2193 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

On s'abonne ici au journal LA MÈRE ET L'ENFANT.